

Paul HYMANS

PATRIOTISME
ET CIVISME

n^o 11



Extrait de l'Almanach des Etudiants Libéraux
de l'Université de Gand



A. & G. BULENS FRÈRES

Imprimeurs-Éditeurs

34, RUE HOUZEAU, BRUXELLES

1913

Paul HYMANS

PATRIOTISME ET CIVISME



Extrait de l'Almanach des Etudiants Libéraux
de l'Université de Gand



A. & G. BULENS FRÈRES

Imprimeurs-Éditeurs

34, RUE HOUZEAU, BRUXELLES

1913

Patriotisme et Civisme

Le patriotisme des grands peuples est souvent belliqueux et conquérant. Il dégénère parfois en chauvinisme. Les Belges n'ont besoin ni de revanche ni de conquête et n'éprouvent qu'un désir, conserver ce qu'ils ont, leur propre pays, leurs institutions, le droit de vivre entre eux, chez eux, à leur guise.

Leur patriotisme est un patriotisme tranquille, bon enfant, sans cocarde ni panache, conservateur, commode, peu exigeant.

Il s'exprime en formules médiocrement variées, dans les cérémonies officielles.

Le Belge est-il vraiment patriote? Assurément il l'est, dans le sens large et imprécis du mot. Il aime son pays. C'est un sentiment naturel, instinctif. On aime son pays, comme on aime sa famille, ses habitudes, son milieu. On en est, donc on l'aime. Il n'y a pas de mérite à aimer son pays. Et si le patriotisme n'est que cela, il ne constitue pas une force, il n'engendre ni action, ni vertu.

Mais il est, bien compris, quelque chose de plus. Seulement comme on emploie le mot à des usages divers où il se déforme, se dégrade et se banalise, je lui préfère une expression plus condensée, et de contour plus net, le mot : civisme.

Le civisme c'est le dévouement à la Cité, à la communauté, à la nation, à la patrie. Le civisme ne consiste pas seulement à aimer son pays, mais à se sacrifier pour lui, à lui donner quelque chose de soi, à s'imposer une charge personnelle pour le bien de tous, pour l'honneur, la gloire, le bénéfice de la collectivité nationale.

Cela c'est le vrai patriotisme, agissant et efficace. C'est le patriotisme en œuvre, non en phrases.

Le civisme incite à rechercher dans la mêlée des intérêts particuliers l'intérêt général, et à distinguer parmi les intérêts généraux le plus noble, l'intérêt supérieur qui le plus souvent n'est ni matériel, ni immédiat, et à faire plier devant lui les intérêts plus tangibles, les besoins, les coutumes, les passions, les instincts dont les conflits et les combinaisons font la trame de la vie ordinaire et quotidienne.

L'Angleterre est de tous les pays celui où se retrouvent les plus fortes attestations de civisme, fonctions publiques gratuites, entreprises de philanthropie et de solidarité, soutenues par les ressources privées des citoyens, inspirées par le sentiment du devoir social. La Suisse, petit pays honnête, laborieux, mais sans lustre, donne aussi de beaux exemples de vertus civiques modestes, que ne récompensent ni rubans, ni prébendes, et où les honneurs officiels sont réduits au minimum.

Le système militaire suisse repose en grande partie sur le dévouement des citoyens aisés et instruits, qui s'imposent librement, et comme surcharge, les fatigues et les responsabilités du commandement. Dans le petit pays comme dans le grand, le sentiment national est intense et général.

Il n'en est pas de même chez nous. Et il faut le dire, parce que c'est une faiblesse et un mal et qu'il y a urgence à les corriger.

La préoccupation principale du Belge, c'est de peu donner, si ce n'est pour son utilité ou son agrément, de peu donner de sa bourse et de sa personne pour d'autres que lui-même. Peu d'impôts, peu de service militaire, peu de corvées, de l'aisance, du confort, rien à faire que des affaires, voilà l'idéal commun. On ne le dit pas, on ne s'en rend même pas exactement compte. Mais cela est ainsi. C'est dans notre caractère et dans notre histoire.

La nation, le pays, cela est très haut, un peu gênant. On vit dans sa ville, son cercle, sa société, son clan, sa coterie. Le Belge est particulariste. Baudelaire a dit : les Belges pensent en bande. Ils pensent par petites bandes. Leur devise est : l'Union fait la force. Se diviser est leur principale occupation. Combien y a-t-il d'œuvres chez nous qui réunissent des hommes de toutes les classes et de toutes les opinions? Dès qu'une œuvre surgit, une œuvre rivale naît à ses côtés. Combien de petites entreprises qui végètent et qui, unies, prospéreraient! Que de méfiances à l'égard de celui qui n'est pas de la chapelle, du quartier, du faubourg, du village!

Que de ravages enfin créés par l'esprit de parti, qu'exacerbe l'esprit confessionnel.

L'esprit de parti est de tous les pays. A un certain degré il est inévitable, peut-être même utile. Rien de plus naturel que de voir se grouper et s'organiser des gens que rapprochent leurs convictions politiques, leur idéal social ou philosophique. Dans les pays de régime parlementaire, les grandes aggro-

mérations, les grandes classifications d'opinions sont une des conditions d'une vie politique saine.

Mais l'esprit confessionnel se combinant avec l'esprit de parti forme un précipité délétère qui empoisonne la vie sociale. Le conflit des idées devient une lutte où l'âme est engagée, où le salut éternel est en cause. On fait descendre Dieu dans l'arène et l'on proclame la guerre sainte. Le dissident est traité en hérétique et l'hérétique est maudit. Avec l'hérétique point de transaction, point de contact; on le fuit, on le traque.

On en est arrivé là dans toute une partie du pays, dans nos bourgades et nos hameaux. Même dans les grandes villes cet esprit absurde et détestable se traduit quelquefois dans les occasions les plus ridicules. Voici par exemple qu'à Bruxelles, des parents organisent, à l'image d'une institution anglaise, une légion de « scouts ». Ils ne songent à donner aux enfants qu'ils recrutent qu'une bonne éducation physique, un entraînement musculaire et moral, qu'à développer l'initiative des garçons, le goût du plein air et le sentiment de l'entraide. L'entreprise rencontre des encouragements et des adhésions. Un an ne s'est pas écoulé que, sous le patronage de personnalités du clergé et du monde politique, apparaît l'œuvre des scouts catholiques. Mêler des fils de familles libérales — lesquels sont généralement d'ailleurs catholiques de religion — et des fils de familles purement et exclusivement catholiques, catholiques officiellement et farouchement, ce serait pactiser avec Satan!

Le fait est caractéristique; on pourrait en citer bien d'autres. La mentalité qu'il révèle est grave.

Dans un pays où sévit ce mal, comment créer une puissante unité nationale?

Sur un autre terrain, une guerre non moins funeste se déploie. On rêve de séparer les Belges, suivant une limite géographique, en races non seulement distinctes, mais ennemies. Sans tenir compte ni des effets d'une séculaire transfusion de sang, ni de ceux d'une longue similitude de destinées et d'institutions, on prétend infliger à des Belges qui n'en veulent pas une culture linguistique artificielle; on voudrait, par le recrutement militaire régional, organiser deux armées dans un pays où le plus urgent est d'en avoir au moins une!

Et l'intérêt de la communauté, de la patrie! L'intérêt de tous, l'intérêt collectif, l'intérêt général! L'intérêt non d'un groupe ou d'une région, mais du pays!

On ne s'en occupe pas. Avant tout l'église, la coterie, le village, le patois, la bande! Et comment remonter ce courant d'égoïsme? Ce ne sera pas l'affaire d'un jour. On n'y parviendra que par un grand effort éducatif, par une véritable réfection morale.

Le service militaire général que nous aurons bientôt y aidera. Ce sera un commencement. Et l'on peut en attendre beaucoup.

N'est-il pas frappant que ce régime nouveau ne nous vient pas du dedans, mais en réalité du dehors? Pendant longtemps des officiers, des patriotes, des parlementaires ont prêché la réforme. Mais ce fut en vain; l'esprit confessionnel, l'antimilitarisme confiné dans la vision des intérêts quotidiens et locaux réagirent. On ne fit rien. Ce que la libre pro-

pagande intérieure n'a pas réussi à conquérir, les circonstances extérieures l'imposent maintenant.

La situation de la Belgique en Europe lui commande d'organiser sa défense. Et qu'est-ce qu'il s'agit de défendre? Est-ce la religion catholique, sont ce les Flamands ou les Wallons, les orthodoxes ou les libres-penseurs? Non, c'est tout l'ensemble et tout le monde, c'est la Belgique géographique et politique, et son patrimoine économique et intellectuel.

Ainsi cette unité morale, que nous nous complaisons entre nous à déchirer ou à nier, dont il nous est si difficile de prendre conscience, une nécessité supérieure nous oblige à l'affirmer vis-à-vis de l'étranger.

Les familles belges sauront qu'il est d'autres sacrifices à consentir que ceux auxquels détermine le simple et assez vulgaire souci de soi-même et des siens, d'autres devoirs à remplir d'une autre nature, plus nobles, plus impérieux que ceux dont on perçoit directement profit.

Elles apprendront qu'elles constituent toutes ensemble plus qu'une agrégation prospère de marchands et d'agriculteurs, plus qu'une combinaison historique de races, mais une personne politique et morale, une nation, et qu'il y a autre chose en Belgique que l'Eglise et une autre cause à défendre que celle d'une confession religieuse. Il y a la Belgique elle-même.

Paul HYMANS.

